



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

Le Triangle : Histoire d'un quartier pas comme les autres Entretien avec Albert Aniel

Yannik van Praag
Mémoire d'Auschwitz ASBL

Septembre 2019

Bonjour Albert, peux-tu te présenter en quelques mots ?

Je suis né à Bruxelles en 1959. Mon grand-père était originaire de Łódź, en Pologne. Il est arrivé à Anvers avec mon père et ses frères, dans les années 1930.

Originaire d'une famille nombreuse, je suis apparenté à Mordechaj Anielewicz, célèbre résistant courageux qui façonnera un pan de ma personnalité, celle d'un résistant un peu rebelle à l'autorité. Pour vous situer au sein de mon arbre généalogique, celui-ci fut le fils du frère de mon grand-père¹.

De nombreux membres de ma famille ont été tués et d'autres ont survécu pendant ces années noires. Mon père fut caché à plusieurs endroits notamment à Mons. Mes grands-parents ont été déportés, ils ne sont pas revenus. Un certain nombre de mes oncles ont également été déportés et ne sont pas revenus non plus.

Dans les années 1950, mes oncles sont partis aux États-Unis. Mon père a suivi l'exemple de ses frères et a coupé son nom, en ne gardant que la première particule : « Aniel ». Ce fut sa manière de passer à autre chose, les uns changent de pays, les autres coupent leurs noms... Il s'agit de résilience, je suppose... mais couper un nom c'est violent je trouve, c'est aussi se couper de l'avant Shoah... Je n'y étais pas très favorable.

Je suis donc issu d'une famille traumatisée par la guerre, éduqué par un couple essayant de se construire et par le décès de ma mère à un très jeune âge, j'ai dû batailler émotionnellement pour construire une vie en dehors de ce passé tragique. Et je pense y avoir réussi.



¹ Mordechaj Anielewicz (Wyszków, 1919-Varsovie, 8 mai 1943), fut le commandant de la Żydowska Organizacja Bojowa (ŻOB), qui organisa avec Żydowski Związek Wojskowy (ŻZW), le soulèvement du ghetto de Varsovie en 1943.

Et du côté de ta mère ?

Du côté de ma mère, ce sont les Ouziel, des *Sefardim* qui viennent de Salonique, des marchands de tapis. Ils sont arrivés dans les années 1930, ils résidaient place Fontainas. La génération de mes oncles et tantes, du côté de ma mère, a survécu par miracle. La famille s'est scindée en deux. Une partie résidait à Bruxelles et l'autre à Comblain-la-Tour, à une trentaine de kilomètres de Liège.

En somme, je suis issu d'une famille immigrée et c'est pourquoi, quand j'entends parler des problèmes d'immigration aujourd'hui, je peux m'identifier et me révolter contre les injustices.



Nous habitons chaussée de Louvain, entre la place Madou et la place Saint-Josse, une chaussée très étroite. On habitait, comme beaucoup de commerçants, juste au-dessus du magasin. Mon père était artisan-tailleur. Il connaissait bien le tissu, rassembler des tissus pour en faire un costume, raccourcir un imperméable, élargir un pantalon, il était doué... Il ouvrira un deuxième magasin, rue Wayez. Et un troisième, à la Chasse.

Ton père faisait donc, en quelque sorte, partie de la communauté juive du Triangle², à Cureghem ?

Oui, c'étaient des copains, avec qui il jouait aux cartes le soir. L'électricien était un copain, l'assureur était un copain, le comptable aussi, les fabricants, les grossistes, etc. Il travaillait avec un groupe d'amis... avec qui il s'engueulait aussi...

Il a travaillé jusqu'au moment où il en a eu marre c'est-à-dire jusqu'à sa pension. Il m'a demandé si je voulais reprendre ses affaires, j'ai hésité, mais pas très longtemps. J'ai dit que ça ne m'intéressait pas. Il a tout fermé et a pris sa retraite.

Et toi, quelle formation as-tu ?

J'ai étudié le cinéma et la photographie dans une école des beaux-arts aux États-Unis.

² Le quartier du textile, à Anderlecht, dont le cœur est l'îlot triangulaire délimité par les rues Lambert Crickx, Limnander et de l'Autonomie.

De retour en Belgique, je questionnais mes racines, je me demandais en quoi le judaïsme façonnait ma vie. J'ai photographié mes « semblables », un certain nombre de Juifs bruxellois, chez eux, en noir et blanc, dans l'espoir de découvrir quelque chose de spécifique. Mais je n'ai rien trouvé de signifiant, si ce n'est une atmosphère particulière, à chaque image, une résultante de la rencontre entre un photographe et son sujet.

Quand j'étais gosse, j'étais dans les mouvements de jeunesse, à l'Hashomer Hatzair. Cependant, je n'ai jamais été sioniste, je ne désirais pas vivre en Israël. J'ai plutôt découvert, en habitant aux États-Unis, que je suis un véritable Européen. Dans l'absolu, si je m'intéresse à l'identité juive, c'est peut-être, parce que je ne suis pas parti vivre en Israël. Je me devais de faire des choses en rapport avec mon identité juive, en Belgique, ceci peut-être par culpabilité, puisque l'idéal de ces mouvements de jeunesse est de partir vivre en Israël. Je voulais garder ces liens.

J'ai beaucoup travaillé pour les institutions juives, pour le CCLJ³, pour le Consistoire, etc. J'ai fait un peu le tour de tout ça. Le CCLJ avait créé une école de création pour les enfants. J'y ai organisé des stages de cinéma et de photo. J'ai aussi travaillé pendant deux ans, dans les années 1980, pour le Consistoire israélite. J'y ai fait du secrétariat pour Georges Schnek. C'était assez intéressant parce que je devais lire tout le courrier qui arrivait au Consistoire. Je faisais le tri entre les lettres auxquelles on répondait et celles auxquelles on ne répondait pas. C'était l'époque de l'affaire du Carmel d'Auschwitz. Les carmélites voulaient insérer un lieu de prières chrétien sur le site. J'ai suivi toute la correspondance à l'époque à ce sujet. C'était par ailleurs aussi l'époque des débuts du Musée juif. Les sujets étaient très variés. Je me souviens de la bataille afin de créer un « timbre » ayant trait aux institutions juives. Je me suis rendu également au Palais Royal pour rencontrer l'attaché personnel du Roi afin de préparer la visite du *refuznik* Sharansky⁴ à Bruxelles. Ensuite, j'ai poursuivi une carrière plus classique de photographe et d'enseignant.

En parallèle, j'ai continué ma démarche artistique, à travers des tas de projets. J'ai exposé dans différents endroits. J'ai réalisé des reportages photo sur des sujets très divers. Par exemple, au Grand-Duché de Luxembourg, je me suis intéressé aux salons de coiffure. L'idée de transformation de sa propre image, je trouve ça intéressant. J'ai



Saint-Josse-Ten-Noode, 1986

³ Centre Communautaire Laïc Juif David Susskind.

⁴ Natan Sharansky (Donetsk, 1948), opposant soviétique, anticommuniste et sioniste, puis homme politique et écrivain israélien.

photographié des mondes qui m'étaient inconnus, comme ceux de la boxe et du kick-boxing. J'ai été dans les clubs à Bruxelles, à Saint-Josse. La photo, c'est un peu l'excuse pour avoir accès au lieu et à la rencontre. L'artiste a la faculté d'aller partout et d'y être en général bien accueilli... depuis l'épicier du coin jusqu'aux portes du pouvoir.

Des années plus tard, après le décès de mon père, en 1998, j'ai eu envie de faire quelque chose sur le Triangle, en m'intéressant à la vie des artisans et des commerçants du quartier. Je ne suis pas historien, je ne suis pas scientifique. Ce qui m'intéresse c'est l'intimité de ces artisans, ce qu'ils ont fait, avec leur sensibilité, avec ce qu'ils sont... et ça marche, je pense. J'ai l'écoute attentive, je lance des pistes et eux me racontent leurs histoires. Je privilégie les interviews orales, les personnes sont plus à l'aise qu'avec une caméra.

Tu as donc travaillé un peu à l'aveugle ?

Intéressant d'utiliser ce mot « travailler à l'aveugle » quand on fait de la création, en construisant des images, en construisant un récit... oui, c'est vrai. Je rencontre une personne qui me mène à une autre. Je fonctionne souvent comme ça. J'enregistre des émotions et je structure la communication. Dans le cadre de ce travail, j'ai rencontré des commerçants, des historiens, des psys, des sociologues, etc. Les questions ont pris corps : la transformation du quartier, la radicalisation, l'histoire personnelle, l'intégration des populations, le futur du quartier...



Boulangerie Borenstein, s.d. (Droits réservés)

Je me suis demandé comment les Juifs se sont intégrés dans le quartier, comment s'est construite leur identité. J'ai souvent entendu : « à l'époque, on était très contents parce qu'on a reçu la nationalité belge. » Il s'agissait de la petite nationalité. Il y avait à l'époque deux types de carte d'identité qui correspondaient à la petite et à la grande nationalité. La grande conférait tous les droits politiques, la petite de payer des taxes (rires). Ils étaient très fiers d'avoir acquis ce statut. L'intégration était très importante. Après la Shoah, il fallait s'intégrer, mais on ne disait pas le mot « intégrer », on disait qu'il fallait s'assimiler. C'est bien après que le mot « assimilation » est devenu plus problématique.

À ce propos, il y a une anecdote que j'aime raconter à propos de mon père. Un jour – je dois alors avoir 12 ans –, je suis à côté de lui, à la caisse. Des clients lui demandent : « vous êtes d'où ? » – il avait un accent yiddish très prononcé. Mon père répond du tac au tac : « de Toulouse » (rires). Je ne dis rien, je savais très bien qu'il était en train de mentir. Je me disais que ça délirait sec. Je savais très bien qu'on n'avait aucune origine de

Toulouse et qu'il était occupé à raconter des craques. Je savais aussi pourquoi il racontait ces craques. C'est entre autres pour cela qu'en travaillant sur le Triangle, je me suis interrogé sur les liens du passé avec la Shoah. Tous ces artisans et commerçants ont beaucoup travaillé, certains ont gagné beaucoup d'argent. On disait que c'étaient les bonnes années, que tout le monde avait envie d'acheter. Mais il me semble que travailler sans arrêt cache peut-être quelque chose d'autre. Ce rapport à l'argent et à la réussite financière c'était important. Vouloir accumuler, gagner le maximum, c'était sans doute une manière de se rassurer, de ne manquer de rien. L'argent revenait souvent dans les discussions.

J'ai rencontré un notaire qui a géré beaucoup d'affaires dans le quartier. Il m'a parlé de sommes astronomiques qui passaient par la banque. Je ne peux m'empêcher de faire des liens : la Shoah, le besoin de sécurité, l'argent. Je pense qu'il y a quelque chose à creuser.

Aujourd'hui, je dois être à une trentaine d'interviews, tous azimuts, et je constate que l'identité, aujourd'hui, est formée à la carte. C'est un peu de religion, un peu de philosophie, un peu de développement personnel, un peu de psychanalyse, etc. La construction identitaire est devenue très individuelle par rapport aux schémas d'antan.

Parmi ceux que tu as rencontrés, qui ont travaillé ou habité le quartier, as-tu retrouvé une identité commune, partagée ?

Chez les anciennes générations, clairement oui. À travers les métiers, les copains, etc., il y a une unité. Mais aujourd'hui, chez les plus jeunes, je ne crois pas. Très peu habitent le quartier. Au départ, ils y résidaient, mais ils l'ont quitté peu à peu. J'ai le cas d'une famille avec deux enfants qui sont retournés habiter à Anderlecht, lorsqu'un de leurs enfants, qui était dans une école non-juive, a demandé à faire sa communion... Les parents se sont alors dit que c'était peut-être le moment de retourner aux racines à Anderlecht, rue de la Clinique... mais c'est une exception.

Ils considéraient donc encore ce quartier comme un quartier juif. À quelle époque sommes-nous ?

On est encore dans les années 1970. À cette époque, il faut plutôt parler d'un quartier juif commercial.

Aujourd'hui, le quartier juif c'est Israël...

Je note qu'aujourd'hui, dans les institutions communautaires, beaucoup sont très branchés sur Israël. Quand on leur demande où vont-ils en vacances, ils répondent : « en Israël », où ont-ils été en vacances : « en Israël ». Et quand je leur demande pourquoi ils vont tout le

temps en Israël ? Ils répondent que c'est leurs racines, qu'il faut y aller pour apprendre encore plus de choses sur Israël. Et quand je leur demande s'ils fréquentent aussi des non-Juifs, la réponse est plutôt évasive. Il me semble qu'ils rencontrent principalement des Juifs, et qu'ils entretiennent une dramaturgie axée sur le passé, sur l'histoire juive ou sur l'éternel conflit israélo-arabe.

Existe-t-il encore une communauté juive dans le Triangle ?

Non, ça, c'est fini. Mais on peut se demander tout simplement si on peut encore parler d'une communauté juive. Dans le passé, il y avait une vie communautaire : le yiddish, la synagogue, les institutions juives, etc. Mais aujourd'hui, quelle est la marque du Juif dans la vie contemporaine ? Ses dilemmes, ses questionnements ? J'en trouve une réponse partielle dans la littérature et le cinéma israélien, mais ce sont sur des thématiques identitaires israéliennes. Dans l'art contemporain belge, je ne vois pas vraiment. Il y a bien sûr le travail de Chantal Akerman ou de Boris Lehman, mais c'est déjà ancien...



Synagogue, rue de la Clinique

C'est une question qui m'intéresse. Qu'est-ce qu'il y a de particulièrement juif dans la vie sociale aujourd'hui en Europe ? Je pense que la réponse est à trouver dans une expérience de vie, par rapport au plaisir, à la consommation, à un état d'esprit. Mais comment travailler cette question identitaire ? Il y a de nombreuses institutions communautaires qui traitent du passé : les Juifs à travers les âges, la Seconde Guerre mondiale, la Shoah, le Proche-Orient, etc. Mais je ne perçois pas d'institution juive qui s'intéresse activement à des questions identitaires contemporaines. Le CCLJ parfois, peut-être, lors de l'une ou l'autre conférence, mais c'est assez sporadique. Ce pourrait être le rôle du Musée juif, mais on y travaille d'autres thématiques... Pas sûr que ça les intéresse...

J'essaie d'insérer ces questions au sein de mon travail. Qu'est-ce que l'identité juive aujourd'hui ? C'est une des questions que je veux poser avec mon travail sur le Triangle. J'aimerais construire une œuvre artistique qui serait le fruit de mes recherches.

Tu as rencontré des commerçants, des gens qui faisaient du détail, du gros, des petits artisans, comme des maroquiniers, etc. Peux-tu un peu détailler ? Globalement, ils font partie de quelle génération ?

Ce sont tous des enfants cachés, ou des enfants d'enfants cachés. J'ai rencontré majoritairement des grossistes. Parce que le cœur du Triangle, c'était les grossistes en

vêtements, ainsi que les maroquiniers. J'ai notamment demandé à un grossiste dont le père avait été maroquinier « Pourquoi la maroquinerie ? » Il m'a répondu : « Quand tu n'as pas un balle et que tu achètes une peau, tu fais dix portefeuilles. Et quand tu vends dix portefeuilles, tu peux vivre un mois. » Pour les Juifs à faible pouvoir d'achat dans l'après-guerre, ce type de profession permettait de vivre.

La grande innovation qu'un grossiste m'a racontée – il est d'origine parisienne, c'est l'un des seuls grossistes qui reste encore dans le Triangle –, c'était la vente sur stock. Les détaillants qui venaient se fournir dans le Triangle achetaient sur stock. Ils remplissaient leur coffre de marchandises directement prêtes à la vente. Un jour, toutes les vitrines étaient en orange et puis un autre jour tout était en jaune, car tout dépendait des ventes dans le Triangle où ils s'approvisionnaient. C'est un système que Zara a repris d'une certaine manière. Il n'y a plus véritablement de mode d'été ou d'hiver. Tous les jours, il y a des arrivages et tous les jours on vend.

Avant, les grossistes cachaient les stocks, celui-ci les a ouverts au public. Il ne vendait pas au détail, mais il a ouvert les lieux. C'est un concept qu'il a repris du Sentier à Paris.

Lors de tes entretiens, as-tu eu l'occasion d'aborder plus spécifiquement la période de l'Occupation ?

Assez peu. J'ai notamment demandé au notaire⁵, dont le père était déjà notaire dans le quartier durant l'Occupation, si des maisons ont été réquisitionnées dans le Triangle. Il m'a répondu qu'à sa connaissance non. Il m'a dit que lors de ventes pendant la guerre, il fallait ajouter sur l'acte, pour l'autorité occupante, que le propriétaire n'était pas de « race juive ». Il m'a dit aussi que, pendant la guerre, dans les maisons, toutes les fenêtres qui donnaient sur les greniers étaient ouvertes, comme ça les gens pouvaient s'enfuir pendant les rafles. Quand j'y pense, cette réalité me fait froid dans le dos.

Mais l'idée première de mon travail n'est pas axée sur la Shoah. La question de la Shoah est présente, de façon sous-jacente dans les récits de vie. J'ai rencontré un important grossiste, rescapé des camps, qui a écrit un livre sur sa vie. Il ne voulait pas me parler de l'Occupation et de son expérience douloureuse. Par contre, sur les relations difficiles entre les commerçants du Triangle et les pouvoirs communaux, il s'est montré plutôt loquace. Les gens qui ont vécu la Shoah, rien ne les arrête, ce sont des têtes dures.

Cette reconstitution du « shtetl » dans le quartier résulte peut-être aussi du désastre engendré par la Shoah. J'aimerais rencontrer les jeunes générations afin d'entendre leurs points de vue sur la Shoah et l'impact de celle-ci à travers leur vie...

⁵ Voir ci-dessus.

As-tu interviewé des personnes plus jeunes, des enfants ou petits-enfants de tes témoins ?

J'ai cherché à les rencontrer, mais ils ne veulent pas participer. Jusqu'à présent...

Comment l'interprètes-tu ? L'histoire de leur famille ne les intéresse pas ?

Je pense qu'elle est très présente, mais de manière non consciente. On n'est pas déterminé uniquement par ce qu'on a vécu ! Mais je n'ai pas beaucoup de réponses...

Tu parles de jeunes de quel âge ? Des trentenaires ?

Exactement. Et ils sont très catégoriques. C'est la génération Facebook, Internet. On zappe. Tout doit être rapide, les réponses aussi peut-être... Je n'attends pas de réponse spécifique, un sentiment me suffirait... À creuser, je pense.

Avec les personnes des générations antérieures, il y a de la nostalgie. Quand on s'installe dans un univers approprié, ils racontent, tout sort et ensuite ils ne peuvent plus s'arrêter. Mais chez les plus jeunes, c'est très différent. Je ne sens pas un intérêt particulier. Il faut probablement amener le sujet d'une autre façon. Je vais illustrer ça par un exemple. J'arrive chez une figure importante du Triangle. Au départ, il ne veut pas d'interview. J'insiste et il finit par dire oui. Quand j'arrive, j'essaie d'entamer la discussion avec ses enfants, mais rapidement on me dit : « Mais je n'étais pas né. » Je fais remarquer que moi non plus je n'étais pas né durant la guerre. Alors l'un me répond : « c'est mon père qui connaît ça. » Pas d'autres commentaires, la porte est fermée.

Ce qui m'intéresse c'est la transmission – très juif comme thématique. Je pense que l'on transmet une connaissance par l'esprit, mais aussi par le corps. J'enregistre la parole et la gestuelle, de l'ordre du ressenti, de l'émotion. Si je me ressens juif, ce n'est pas uniquement parce que je suis né de parents juifs, mais parce qu'il y a une vision de la vie qui m'est propre, celle-ci est inscrite dans un corps.

Lors de ma Bar Mitsvah, le rabbin m'a dit : « On a fait la fête, tu es juif maintenant ? » J'ai répondu « oui ». Il m'a ensuite dit : « Tu as tout suivi ? Félicitations ! Mais je peux te poser une question ? Et si tout ce que je t'ai dit n'était que des mensonges, serais-tu encore juif dans ce cas ? » Je lui ai alors demandé : « Tu ne m'as raconté que des mensonges ? » Et il m'a répondu : « Je n'ai pas dit que je ne t'ai raconté que des mensonges, je te demande : “Et si je ne t'avais raconté que des mensonges ?” » Voilà le message qu'il voulait me faire passer, celui de toujours se poser des questions et surtout de construire sa propre opinion. C'est le message que j'ai retenu. Malheureusement, je constate que, pris par nos urgences journalistiques, on répète parfois ce qui a été analysé par d'autres sans prendre le temps d'y réfléchir.

Pour revenir à ton projet sur Cureghem, que voudrais-tu faire de tout ce « matériel » récolté ?

Une exposition ainsi qu'une brochure explicative destinée aux visiteurs, mais aussi un site internet où les personnes pourront découvrir l'histoire de ce quartier et la mémoire de ses résidents⁶.

Il y a donc une multitude d'axes et d'interrogations sur l'identité dans ta démarche : son rapport à l'histoire, au groupe, au territoire, la manière dont elle se transmet, etc.

C'est vrai que ça fait beaucoup, mais ça me paraît intéressant. Il y a des éléments que l'on peut faire ressortir à l'aide d'images, d'objets ou d'exemples. C'est pour cela que je continue à rencontrer des gens, des institutions qui s'intéressent à mes thématiques. Mettre plusieurs personnes autour de la table qui ont envie de travailler ensemble. C'est plutôt sympa !

 <p>FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES</p>	<p><i>Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.</i></p> <p><i>À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.</i></p> <p><i>Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.</i></p>
--	--

⁶ Un site internet en cours d'élaboration présente déjà une série d'informations, de photos et d'extraits d'interviews : <https://albert-aniel.squarespace.com/le-quartier-du-triangle/>